

Guide en gros caractères



Le musée de la Vie romantique

Aide à la visite



16 rue Chaptal Paris 9^{ème} Tel : **01 55 31 95 67**
Métro Saint-Georges, Blanche, Pigalle, Liège
Ouvert tous les jours de **10h à 18h**
sauf le lundi et certains jours fériés

Présentation générale du musée de la Vie romantique

Construite en 1830 au cœur du quartier récemment loti de la Nouvelle Athènes, cette demeure restée dans la descendance familiale d'Ary Scheffer et d'Ernest Renan est, depuis 1983, un musée de la Ville de Paris consacré à l'évocation de la vie artistique et littéraire de la première moitié du 19^e siècle.

Avec sa cour pavée et son jardin, le musée de la Vie romantique est aujourd'hui l'un des derniers exemples des maisons d'artistes construites sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1814-1848).

Au rez-de-chaussée du pavillon, les souvenirs, meubles et portraits ayant appartenu à George Sand, légués à la Ville de Paris en 1923 par sa petite-fille Aurore Lauth-Sand, évoquent l'écrivain et son entourage.

À l'étage, l'œuvre du peintre Ary Scheffer est présentée dans sa diversité parmi d'autres témoignages de l'époque romantique : peintures, sculptures, dessins, mobilier et objets d'art.

Les deux ateliers, orientés au nord, situés de part et d'autre de l'allée, accueillent régulièrement les expositions temporaires.

À gauche de l'allée en arrivant, se trouve l'atelier-salon où Ary Scheffer recevait chaque vendredi l'élite artistique et littéraire ainsi que des personnalités politiques.

À droite, on découvre l'atelier de peinture occupé par Ary, son frère Henry et leurs élèves et assistants.

Présentation du romantisme

Dans la première moitié du 19^e siècle émerge le romantisme, mouvement touchant et liant tous les arts (peinture, littérature, musique, etc.).

Ary Scheffer (1795-1858) est une figure majeure de la peinture romantique parisienne et le musée a été pour lui un lieu d'habitation, de création, d'enseignement et de sociabilité.

Le romantisme est une réaction contre la tendance précédente du néo-classicisme qui tendait à mettre en avant la raison, la vertu et la simplicité des lignes et des formes avec un fort goût pour l'Antiquité.

Il y a chez les artistes romantiques une envie de se défaire de ces principes. Ils se portent plutôt sur les états d'âme, les sentiments mais également le fantastique, le bizarre, le morbide, la spiritualité. Ils s'intéressent au Moyen-Âge (auparavant considéré comme une période sombre pour l'art) et à l'histoire contemporaine. Cette mouvance romantique prend des formes et des significations très variées selon les artistes.

L'atelier salon

Moulage de la main de Chopin réalisé en 1847 par Auguste Clésinger

La pratique du moulage sur nature est largement répandue au 19^e siècle. Elle est liée au culte du souvenir et rencontre un grand succès.

Auguste Clésinger, gendre de George Sand et sculpteur renommé, réalise en 1847 deux moulages de ce type. Un de la main de Frédéric Chopin et un de la main et de l'avant-bras de George Sand, présent dans le salon des bijoux. Ces objets émouvants rappellent le couple d'amants célèbres qui était installé dans le

quartier et qui rompt peu de temps après cette date.

La technique du moulage in vivo – directement moulé sur le corps – permet de restituer au mieux l’anatomie humaine. La main pas tout à fait en tension et les doigts légèrement repliés du musicien semblent prêts à jouer un air de piano.

Portrait de Pauline Viardot peint en 1840
par Ary Scheffer

Pauline Viardot est la sœur de Maria Malibran, et une amie d’Ary Scheffer qui réalise ce portrait. Elle s’initie tout d’abord au piano avec Franz Liszt et reprend ensuite le flambeau de cantatrice de sa

sœur décédée. Elle s'impose par ses dons d'interprétations mais également de composition. Pauline Viardot est aussi amie de George Sand qui la conseille sur son mariage et l'invite à Nohant.

L'antichambre de l'atelier salon

Satan sculpté en 1833 par Jean-Jacques Feuchère

La figure de Satan, l'ange déchu, devient ici une figure mélancolique. Il est perdu dans ses pensées, le visage posé sur sa main et ses ailes repliées autour de lui. Il peut être assimilé à la figure de l'artiste romantique isolé et incompris, défiant le

Créateur. Les romantiques s'attachent souvent à représenter une humanité imparfaite et faillible ; ainsi l'ange déchu, et les personnages maudits en général sont des thèmes qu'ils apprécient.

John Milton, poète et pamphlétaire anglais, publie en 1667 Le Paradis perdu dont une traduction française est re-publiée en 1805. Il y décrit un Satan proche de celui de Feuchère :

Livre IV, Traduction de François-René de Chateaubriand, 1868, extrait :

« Ah ! moi, misérable ! par quel chemin
fuir la colère infinie et l'infini

désespoir ? Par quelque chemin que je fuie, il aboutit à l'enfer ; moi-même je suis l'enfer ; dans l'abîme le plus profond est au dedans de moi un plus profond abîme qui, large ouvert, menace sans cesse de me dévorer ; auprès de ce gouffre, l'enfer où je souffre semble le ciel.

(...)

Satan s'envola, et sur l'arbre de vie (l'arbre du milieu et l'arbre le plus haut du Paradis) il se posa semblable à un cormoran. Il n'y regagna pas la véritable vie, mais il y médita la mort de ceux qui vivaient ; il ne pensa point

à la vertu de l'arbre qui donne la vie, et dont le bon usage eût été le gage de l'immortalité ; mais il se servit seulement de cet arbre pour étendre sa vue au loin ; tant il est vrai que nul ne connaît, Dieu seul excepté, la juste valeur du bien présent ; mais on pervertit les meilleures choses par le plus lâche abus, ou par le plus vil usage. »

Rez-de-chaussée du pavillon

Le cabinet des bijoux



Cette salle est faiblement éclairée

« Je ne tiens qu'aux choses qui me viennent des êtres que j'ai aimés » - George Sand

Le bijou romantique

Caractérisé par un attrait pour le pittoresque et l'exacerbation des sentiments, le bijou romantique est un bijou de sentiments et de mémoire. Il peut être orné de dates, de prénoms, de phrases ou d'initiales. Ces bijoux sont des

réalisations hautement symboliques pour leurs propriétaires. L'utilisation, pour leurs réalisations, de cheveux d'êtres aimés, décédés ou absents, est également très populaire à partir des années 1820. Le cheveu permet de conserver auprès de soi une certaine « image » de ces êtres chers.

La Cabinet expose de nombreux bijoux et objets de ce type ayant appartenu à George Sand : un bracelet en or et cheveux d'une amie anglaise, une tabatière à l'effigie de son arrière-grand-père le Maréchal de Saxe ou encore un bracelet en or gravé de ses initiales et orné de portraits photographiques de ses deux petites filles.

Le salon de George Sand



Cette salle est faiblement éclairée

Le décor de cette salle réalisé en 1987 est une reconstitution hypothétique d'un salon d'une demeure de l'époque romantique. Il invite le spectateur à entrer dans le monde de George Sand. Des meubles lui ayant appartenu sont présentés : le bureau style Louis XV, les deux fauteuils cabriolets et la commode tombeau à marqueterie.

Des portraits de ses grands-parents paternels, Marie-Aurore de Saxe (fille du Maréchal de Saxe et cousine de la mère de Louis XVI) à droite de la cheminée et

Louis-Claude Dupin de Francueil, à gauche, rappellent que, selon ses propres mots « Le sang des rois se trouva mêlé dans mes veines au sang des pauvres et des petits. ».

Le petit salon bleu



Cette salle est faiblement éclairée

Le décor du Salon Bleu s'inspire de celui de la chambre de George Sand au château de Nohant, dans le Berry. Elle y accueillait régulièrement diverses personnalités du monde artistique et littéraire. À la fin de sa vie, elle choisit cette demeure familiale comme lieu de vie principal. Tout en gardant des liens avec Paris, elle s'en isole légèrement pour se rapprocher de ses racines et de sa famille. Elle continue d'écrire et s'adonne également avec talent à l'aquarelle, représentant des paysages imaginaires et

oniriques. La campagne de Nohant, sans en être le modèle, inspire ses aquarelles (on les appelle aussi dendrites).

Mademoiselle Rachel

Dans cette salle se trouve aussi un encrier ayant pour forme la main (à échelle réelle) d'Élisabeth-Rachel Félix, dite Rachel.

Cette tragédienne débute au Théâtre-Français à 17 ans dans le rôle de Camille (Les Horaces, Corneille) et son succès est immédiat. Elle interprète par la suite d'autres héroïnes de la tragédie classique et devient l'une des femmes les plus célèbres du 19^e siècle. Elle meurt de la tuberculose à seulement 36 ans.

L'utilisation de sa main comme un encrier fait écho à la pratique du moulage et ainsi au culte du souvenir prisé pendant la période romantique.

1^{er} étage :

La salle des portraits de femmes

Portrait de la Malibran peint en 1834 par François Bouchot

Maria Malibran, dite la Malibran, à l'origine María-Felicia García est une artiste lyrique française d'origine espagnole. Après ses débuts à Londres en 1825 (elle a 17 ans), elle est source d'adulation dans toute l'Europe. À Paris, elle fréquente la société des salons romantiques et c'est d'elle qu'émerge le terme de « diva » (de l'italien emprunté au latin classique diva: déesse): elle laisse un souvenir ébloui à ceux

qu'elle rencontre. Étoile glorieuse du romantisme, elle est ici représentée par François Bouchot en Desdémone dans l'Otello, de Rossini, opéra écrit d'après l'œuvre de Shakespeare (dépôt du musée du Louvre). Elle meurt à 28 ans à la suite d'une chute de cheval.

Le salon des Orléans

Venus de Dordrecht (Pays-Bas) en 1811, les trois frères Ary, Arnold et Henry Scheffer fréquentent jeunes les milieux libéraux empreints des idées de la Révolution et hostiles à la Restauration des deux frères de Louis XVI : Louis XVIII puis Charles X (entre 1814 et 1830). Le peintre François Gérard propose Ary Scheffer, alors âgé de 27 ans, au duc d'Orléans qui recherchait un professeur de dessin pour ses trois enfants. Le jeune peintre est cultivé, maîtrise plusieurs langues, et ses idéaux politiques rejoignent ceux du futur Louis-Philippe, roi des Français de 1830 à 1848.

Le premier fils du souverain, Ferdinand-Philippe, et ses deux filles, Louise et Marie, ont chacun un goût prononcé pour les arts. Marie affirme tout particulièrement son talent d'artiste et se tourne vers la sculpture, devenant ainsi l'une des premières femmes sculpteurs de l'art français. Elle décède prématurément de la tuberculose à l'âge de 25 ans.

La famille reste fidèle à Ary Scheffer et lui commande les portraits des deux filles ainsi que celui de la femme de leur troisième fils : la Princesse de Joinville, sœur de l'empereur du Brésil. En 1857, il fait également le portrait de la reine Marie-Amélie en deuil, lors de son exil à Claremont en Angleterre. Son mari est

mort 7 ans plus tôt, après avoir abdicqué en 1848.

Portrait d'apparat de la princesse de Joinville peint en 1844 par Ary Scheffer

Françoise du Brésil (Dona Francisca de Bragança) devient la princesse de Joinville en épousant François d'Orléans en 1843. Son portrait par Ary Scheffer est réalisé l'année suivante. C'est un portrait dit d'apparat. Il permet de présenter la nouvelle princesse avec tous ses attributs et ainsi d'affirmer sa légitimité et son pouvoir aux vues de ses prédécesseurs et de ses contemporains. C'est une mise en scène du pouvoir politique, assimilable à

de la propagande. C'est également un moyen d'inscrire la princesse dans l'histoire collective française.

La salle des inspirations littéraires

Ary Scheffer, comme nombre de ses contemporains, s'inspire, entre autre, de textes (poèmes, romans, pièces de théâtre, etc.) pour ses peintures. Ainsi l'on retrouve régulièrement chez les artistes romantiques des interprétations des œuvres de Dante, de Walter Scott, de Goethe, de Lord Byron ou de Shakespeare.

Cette salle est dédiée à ces liens caractéristiques de la période romantique.

Don Juan et Haïdée peint en 1839 par
Marcel Saunier

Scène tirée de Don Juan (chant II, vers
129 à 173) de Lord Byron

Le mythe de Don Juan est utilisé à de nombreuses reprises dès le 17^e siècle dans la musique, la peinture ou la littérature. Lord Byron en fait un poème publié entre 1829 et 1834. Il présente Don Juan comme un jeune candide qui subit les événements et les femmes, plutôt que comme un séducteur (comme chez Molière). C'est de ce poème de Lord Byron dont Marcel Saunier s'inspire pour sa peinture.

Haïdée, fille d'un pirate, recueille le jeune Don Juan sur une île grecque après que son navire eut fait naufrage et tombe amoureuse de lui. Avec l'aide de sa suivante elle prend soin de lui, le nourrit et l'habille. Elle le cache également à son père en l'installant dans une grotte. Il finit par surprendre les deux amants et se bat avec Don Juan. Après l'avoir blessé, il le chasse. Haïdée est le seul personnage de l'histoire qui a réellement aimé Don Juan.

Lord Byron, qui a inspiré le peintre, est un jeune écrivain anglais qui meurt en Grèce, à Missolonghi, à l'âge de 36 ans. La Grèce, alors considérée comme le berceau de la culture et de l'art européen,

proclame en 1822 son indépendance face à l'empire ottoman qui la contrôle depuis la fin du 16^e siècle. S'ensuit une violente répression qui émeut toute l'Europe, notamment les jeunes artistes romantiques inspirés à la fois par la culture grecque et par le vent de révolte du peuple. Leur investissement dans le conflit participe de l'engagement des pays européens contre les Ottomans. Lord Byron pousse cet engagement très loin puisqu'il se rend en Grèce en 1824 pour prendre part aux combats. Après sa mort, il reste une figure très importante pour les romantiques, et ses œuvres littéraires font partie de leurs références majeures.

Ferdinand et Miranda peint en 1822 par
Gillot Saint-Èvre

Scène tirée La Tempête, de William
Shakespeare (Acte V, scène 1)

La scène représentée a lieu sur une île déserte. Au premier plan deux jeunes amants, Miranda et Ferdinand, jouent aux échecs. Miranda accuse en plaisantant Ferdinand de tricher. À l'arrière-plan, Prospero, duc de Milan déchu, introduit le roi de Naples Alonso, stupéfait à la vue de son fils Ferdinand qu'il croyait mort.

Ce tableau représente une scène de La Tempête de Shakespeare, auteur

particulièrement prisé du public français au début du 19^e siècle. Le peintre Gillot Saint-Èvre fait ici la démonstration de son talent : précision des figures du premier plan, clair-obscur très contrasté, grisaille du paysage nocturne.... En accentuant le caractère théâtral de la scène et en affirmant son attachement à l'inspiration littéraire, il prolonge la veine de la peinture dite « troubadour », qui remet le Moyen-Âge au goût du jour.

Des versions audio de la pièce de Shakespeare se trouvent à la bibliothèque Marguerite Duras ainsi qu'à la médiathèque sonore de Paris.

La salle Renan

Buste d'Ernest Renan sculpté en 1883 par René de Saint-Marceaux

Brillant élève au séminaire, agrégé de philosophie, professeur au Collège de France, reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1856, Renan joue un rôle déterminant pendant un demi-siècle dans l'étude des religions. Une part essentielle de son œuvre y est consacrée: Histoire des origines du christianisme (1863 – 1881) dont le premier tome est Vie de Jésus et Histoire du peuple d'Israël (1887 – 1893). Sa conférence Qu'est-ce qu'une nation ? à la Sorbonne en 1882

reste l'un de ses textes les plus célèbres. Renan y définit la nation simplement par « le désir de vivre ensemble », et il la résume par cette phrase : « Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. »

Familier de l'hôtel Scheffer, il y rencontre la nièce d'Ary Scheffer, Cornélie, qu'il épouse en 1856. Le couple a deux enfants dont Noémi Renan qui hérite de la maison à la mort de sa tante Cornélia, la fille d'Ary Scheffer, en 1899. La demeure passe ensuite à sa fille Corrie Psichari-Siohan qui, avec son mari Robert Siohan, décide de vendre le lieu à l'État en 1956

pour un montant symbolique afin qu'y soit créé un établissement à vocation culturelle. Après divers projets, la gestion de la propriété est transférée à la Ville de Paris en 1981, sous la dénomination de musée Scheffer-Renan, avant de devenir musée de la Vie romantique en 1987.

Pour aller plus loin...

Des livres audio ou en gros caractères permettant de prolonger la visite du musée sont disponibles dans les bibliothèques de la Ville de Paris.

Les médiathèques Marguerite Duras et Marguerite Yourcenar offrent un espace "Lire autrement" au service des déficients visuels, proposant accompagnement et activités.

Bibliothèque Marguerite Duras :

115 Rue de Bagnolet, 75020 Paris

Bibliothèque Marguerite Yourcenar :

41 Rue d'Alleray, 75015 Paris

Bibliothèque sonore de Paris

7 Place Madeleine-Renaud-et-Jean-Louis-
Barrault, 75015 Paris

Association Valentin Haüy

Médiathèque Valentin Haüy
5 rue Duroc, 75007 Paris